

Julien Bigras (1932-1989) ou « Le légendier »

Josette Garon

Julien Bigras a été le « légendier » de sa propre histoire et de celle de ses patients. À travers les récits qu'il construit, un « fil rouge » parcourt toute son œuvre, celui de l'inceste et de ses deux figures indissociables, le monstre maternel et l'enfant imaginaire. Ce fil a des incidences profondes sur sa pratique « excessive » et sur son écriture.

« Il y a, dans toutes les communautés analytiques, au moins un analyste que ses collègues regardent avec une affection distanciée, qu'ils tiennent pour un "original". *In petto*, l'on pense qu'il y a sans doute "quelque chose d'analysé" en lui, et probablement d'analysable. On effleure discrètement à son sujet l'idée du "noyau psychotique", dont on proclame volontiers bien haut qu'il est le lot commun et pense tout bas qu'il en est de plus gros et de plus durs que d'autres. Or il se trouve que c'est le plus généralement à celui-là qu'on adresse les "cas difficiles", les "cas limites", les "échecs" d'une première analyse. » (Gantheret, 1979, 132)

Ces remarques, François Gantheret les formulait à propos de Ferenczi. Elles pourraient tout autant s'appliquer à Julien Bigras. Psychiatre présent et polémique, s'il en fut, sur la scène québécoise, Julien Bigras ne laissait personne indifférent. Personne non plus ne le laissait indifférent, surtout pas ceux qu'il nomme les « écorchés vifs » auxquels il a consacré sa vie, les jeunes filles incestueuses, les psychotiques et tous les êtres ravagés par la douleur. Il aurait pu, à l'instar de Ferenczi, reprendre à son propre compte la nomination d' « enfant terrible de la psychanalyse » québécoise. Si dans le cas de Ferenczi, seul un « nourrisson savant » pouvait découvrir et écrire comme il l'a fait sur le nourrisson savant, dans le cas de Julien Bigras, seul un enfant traumatisé pouvait faire une telle œuvre auprès et au sujet des enfants en détresse traumatique. Nul ne sortait indemne d'une rencontre avec cet homme engagé et passionné, exigeant envers lui-même d'abord et envers tous ceux qui l'approchaient, patients, amis, collègues ou étudiants. Personnage généreux, au franc-parler et sans compromis, souvent provocateur, il n'a pas été sans se créer, le long de son parcours, des inimitiés tenaces, mais également des amitiés indéfectibles parfois au-delà de divergences et de différends sérieux.

Centre de toutes ses préoccupations et de sa pratique qu'il a lui-même décrite comme « excessive », source première de sa créativité, l'inceste comme trauma archaïque et originaire a été au cœur de l'œuvre de Julien Bigras, l'inceste avec ses deux pôles extrêmes : violence et explosion d'une part, abandon et vide d'autre part, le trop et le trop peu. Passionné et parfois désespérément, comme Ferenczi, il a tenté de rejoindre l'enfant traumatisé dans l'adulte. La détresse de ses patients, parce qu'elle était aussi sienne, il a su non seulement l'entendre, mais en prendre le risque. En prendre

le risque pour lui-même et pour ses patients, non par choix, mais par nécessité absolue. Il lui fallait tenter d'aller au plus profond de la détresse de l'enfant pour conjurer le risque toujours imminent de la folie ou de la maladie... pour le patient et pour lui-même. Le processus vivant de la psychanalyse, telle qu'il la pratiquait, impliquait indissociablement l'analyse des patients et l'autoanalyse du psychanalyste. Il n'excluait de la psychanalyse aucune organisation psychopathologique. De façon très pertinente, pour lui comme pour Pontalis, « l'analysable ne connaîtrait d'autres limites que celles de l'analyste » (Pontalis, 1974, 6). Il visait à soulager la souffrance de ses patients, à les soigner. Ainsi tout en ayant combattu farouchement la médicalisation et la psychiatrisation de la psychanalyse, ses effets objectivants et aliénants, il était par ailleurs demeuré médecin dans le sens le plus noble du terme. Il disait de Karl Stern qu'il avait été son « premier vrai maître » (66. Bigras, 1982, 8)⁽¹⁾. La psychanalyse avait d'abord et avant tout dans sa pratique une valeur thérapeutique.

Jacques Ferron, médecin et écrivain, représentait pour Julien Bigras une autre figure idéalisée. Il savait à la fois entendre les patients et raconter, talent d'écrivain que Julien Bigras lui enviait. Celui-ci a tenté de trouver dans une écriture de plus en plus romancée une façon de rendre compte, au plus vif du sujet, de son travail avec les écorchés vifs, mieux qu'il n'avait pu le faire dans des écrits plus « scientifiques ». Confronté à la détresse et à la douleur de l'enfant, la création d'un récit a sans doute représenté pour lui une tentative de compréhension et de maîtrise, en même temps qu'une œuvre de réparation narcissique et thérapeutique. Que l'on pense ici au sous-titre de la troisième édition de *L'enfant dans le grenier : Le récit comme thérapeutique des terreurs infantiles précoces* (10.1987). Traduire dans un récit, au plus près des mots de l'enfant et donc parfois en termes très crus, ce qu'il en était du narcissisme primaire et des blessures archaïques, tel était le projet de Julien Bigras. À partir de la facture plus « classique » de ses premiers articles et de son premier livre, *Les images de la mère* (1.1971), il s'est orienté de plus en plus du côté du « légendier » pour reprendre le très beau terme de Louise Poissant dans l'avant-propos de *L'hagiographie cuite*⁽²⁾. À propos des auteurs de cet ouvrage, elle a écrit, ce qui s'applique particulièrement bien à l'ensemble de l'œuvre de Julien Bigras : « Ils mélangent réalité et fiction d'une façon assez déroutante et créent l'illusion, parfois, de rapporter l'histoire officielle. ». Ce faisant, comme les auteurs de textes apocryphes, « ils nous invitent par ailleurs à questionner la prétendue objectivité de l'autre histoire, celle des historiens, qui fonctionne, à bien des égards, de la même façon que celle des « légendiers (Poissant *et al.*, 1988, 11-12).

Julien Bigras a été le légendier de sa propre histoire, parsemée et « livrée » au fil de ses très nombreux articles et livres, tout autant que de celle de ses patients. Il a, avec beaucoup de plaisir et de talent, joué à confondre, pour mieux le toucher, son lecteur, mélangeant réalité et fiction faisant passer l'une pour l'autre et inversement. Or, deux œuvres se situent résolument du côté de la fiction, sa légende publiée dans *L'hagiographie cuite* et son récit *Kati of course* (5. Bigras, 1980), ce dernier représentant parmi toutes ses œuvres, celle qui, à mon avis, est la plus réussie en tant que roman. Sur le mode de la fiction, ces deux textes illustrent les préoccupations essentielles de Julien Bigras concernant l'inceste, à la fois le merveilleux dont l'enfant gardera la nostalgie et l'horrible qui le plongera dans une détresse absolue. Le petit conte *Le saint à l'oie* (25. Bigras, 1988) effleure comme au passage, de façon imagée, sans avoir l'air d'y toucher, certaines des préoccupations essentielles de Julien Bigras. Une vieille paysanne hongroise, Ana, n'est pas sans évoquer

d'abord la béatitude qui se dégage pour l'auteur de *L'enfant dans le grenier* (10. Bigras, 1987, 111) de la scène de son frère Léon au sein de sa mère :

« Dans l'arrondi du décolleté du caraco qui emprisonnait sa poitrine, le sombre sillon entre les deux énormes mamelles apparut à la fillette étrangement rassurant. Ana y enfouissait, parfois pendant des jours, un poussin ou un caneton nouveau-nés, trop chétifs pour survivre sans soins particuliers. » (25. Bigras, 1988, 200)

Mais aussitôt après, le gavage de l'oie et celui du petit-fils provoquent l'horreur devant une scène de violence incestueuse. « Ce qui se passa ensuite fut si affreux que les yeux de la fillette s'ouvrirent tout grands, sa bouche aussi, mais aucun son n'en sortit; on l'eut dite pétrifiée » (25. Bigras 1988, 202). Quant au petit-fils, il est sourd-muet... que l'on pense ici à l'enfant du grenier qui est dit « autistique ». Avant sa mort, la vieille Ana a donné au petit garçon un oison qu'il garde à son tour tout contre son corps, s'identifiant à une Ana maternelle. Confié à des religieux, il ne quitte jamais son oie blottie dans sa chemise puis dans sa grosse bure de moine. Julien Bigras assume semblablement un rôle maternel, jour et nuit, auprès de certains de ses patients psychotiques. Il semblerait qu'il joue ici à se mettre en scène dans ce personnage dont « la figure enfantine dégageait une innocence intacte, peut-être même quelque chose d'arriéré », mais dont la petite fille dit : « Cet homme voit beaucoup plus loin que nous. » (25. Bigras, 1988, 203-204).

Récit d'une vie

L'enfance de Joseph-Julien

De ses origines et de son enfance, il fait, au fil des textes, une « épopée quelque peu embellie, en tout cas romanesque » (11. Bigras, 1988, 156).

Né le 18 février 1932 à Saint-Martin dans une famille de fermiers et de maraîchers, fils d'Agnès et Aurèle Bigras, Julien Bigras passe son enfance sur cette terre qui le marque si profondément. Il est le cinquième de onze enfants vivants plus un enfant mort-né, Joseph, dont il prend le nom dans *L'enfant dans le grenier* (2.3.10. Bigras, 1976, 1977, 1987) et dont la grand-mère dit qu'il est le plus heureux de la famille. Très fier de ses vieilles souches paysannes, il l'est encore plus de son « mythe personnel », à savoir des ancêtres « ardents coureurs de bois, coureurs de jeunes indiennes aussi! » (10. Bigras, 1987, 135). Il n'a de cesse de trouver un fondement dans la réalité à son roman familial, surtout à son sang indien. « J'ai toujours cru, ou su, que j'avais du sang indien dans les veines, oh! pas beaucoup, peut-être une ou deux gouttes seulement, ... » (11. Bigras, 1988, 59). Selon Elisabeth Bigras, en intégrant ce fantasme de sang indien à son roman familial, il l'introduit comme représentant du fantasme des familles québécoises passé sous silence, le non-dit qui fait trou dans la quête d'identité. Il poursuit inlassablement ses recherches et réécrit le mythe, l'élabore et le transforme, s'inscrivant en droite ligne dans la tradition des Bigras « conteurs d'histoires » (11. Bigras, 1988, 167), surtout l'arrière-grand-père Joachim.

Qu'il raconte son histoire au Je comme par exemple dans *Ma vie, ma folie* (8. Bigras, 1983), à la troisième personne comme dans le quatrième chapitre, *La souffrance*, de son livre *Le psychanalyste nu* (4. Bigras, 1979) ou en empruntant le nom de Joseph dans *L'enfant dans le grenier* (2.3.10. Bigras, 1976, 1977, 1987), la cohérence des récits donne un sens à la souffrance de l'enfant dont il trace le portrait, enfant fou d'amour pour sa mère et fou de douleur. Sa mère l'aime et le croit courageux (10. Bigras, 1987, 33), mais il n'est pas courageux, il est terrifié, abandonné et perdu loin du corps de sa mère, en proie au désespoir et à la rage. C'est du lieu même de la violence de l'enfant fou de rage que Julien Bigras entendra ses patients. Quant à son père, dont il se sait aimé aussi, c'est un homme cultivé, aimé des jeunes, qui a quitté la soutane pour revenir à la terre. Il est très engagé dans son milieu, parle couramment l'anglais et prend plaisir à s'adresser aux marchands anglais de Montréal dans leur langue. A-t-il honte de la langue française parlée à la maison? se demande Joseph (10. Bigras, 1987, 138). Or Julien Bigras, homme engagé lui aussi, fier de son appartenance au Québec et ardent défenseur de la langue française, prend lui-même énormément de plaisir à parler, enseigner et publier en anglais. Ses parents ne forment pas un couple heureux et, à la veille de leurs noces d'argent, le père supplie son fils de ne surtout pas dire, dans son discours-adresse, qu'ils ont formé un couple heureux et idéal (10. Bigras, 1987, 139). Mais la fête n'a pas lieu car ce samedi-là ont lieu plutôt les funérailles du père, décédé subitement d'un infarctus du myocarde. « Telle fut la mort du père, son suicide. » (10. Bigras, 1987, 140), alors que son fils est âgé de dix-huit ans. « Très tôt il a su que sa mère et son père, chacun pour des raisons différentes, attendaient beaucoup de lui » (10. Bigras, 1987, 142). Il passe sa vie à tenter de répondre à leurs attentes et, comme chacun de nous, poursuit l'espoir de retrouver l'enfant parfait d'avant la brisure, celui qui comblerait totalement sa mère. La dédicace qu'il écrit dans mon exemplaire de la première édition *L'enfant dans le grenier* (2.1976) est éloquente : « Pour Josette, Cet enfant perdu qui se voulait parfait et qui ne pouvait pas faire autrement, Julien ».

L'insupportable de la perte, dont le sens radical est la mort, il en raconte la première déchirure survenue au moment de la naissance de son frère Léon, alors qu'il est lui-même âgé de vingt et un mois. Cette scène rêvée, Julien Bigras la reprend à de multiples reprises dans ses textes et en fait la représentation privilégiée du traumatisme primordial de l'enfant, source d'une rage extrême :

« Je me souviens tout à coup que j'avais oublié la partie principale de mon rêve concernant la naissance de mon frère Léon. Oui, j'ai été abandonné par ma mère à ce moment-là et j'étais complètement perdu chez mes grands-parents. Mais dans le rêve, l'enfant de vingt et un mois est revenu à la maison. Il a vu sa mère étendue dans le grand lit blanc avec le bébé à son sein. Il a vu son regard complètement perdu dans celui du bébé qu'elle allaitait. L'enfant, debout de l'autre côté du lit, comprit soudainement qu'il n'existait plus pour elle. Il prit alors un immense gourdin et au moment même où il allait fracasser la tête de sa mère, le rêve s'est arrêté. Je me suis alors éveillé avec ces mots dits en anglais : "I don't know what has stopped my killing her. I just don't know." La rage de l'enfant, ou ma propre rage, était si grande que j'aurais détruit ma mère, moi-même et le monde entier. » (4. Bigras, 1979, 36).

Cette catastrophe première, vécue comme mortelle, est suivie par une longue série de morts, de traumatismes à répétition qui viennent à chaque fois faire voler en éclats la vie de l'enfant qui n'y comprend absolument rien. D'abord Frank, l'employé hongrois de la ferme, auprès duquel l'enfant a cherché refuge et protection, tué dans un accident, dont il raconte la perte dans le premier chapitre de *L'enfant dans le grenier* : « Je ne dors pas lorsque le téléphone sonne au milieu de la nuit. Je ne ferme pas les yeux quand mon père se met à pleurer. » (2. Bigras, 1976, 21). À l'âge de onze ans, il part pour le collège, séparation qui lui cause une souffrance aiguë et provoque un sentiment d'abandon qui le pousse à se battre pour réussir. « Doué pour les mathématiques, mais faible en littérature, il devait briller partout. Il n'a jamais supporté d'avoir de mauvaises notes dans ses compositions françaises, lieu privilégié de sa mère » (10. Bigras, 1987, 143). Toute sa vie Julien Bigras cherche une reconnaissance en tant qu'écrivain. À son retour du collège pour les vacances de Noël, sa chienne Smoky, compagne fidèle et présence rassurante, est morte. Il l'a abandonnée et elle n'est plus : « n'est-ce pas que l'abandon, ça ressemble à la mort? » (10. Bigras, 1987, 147). Suit la mort de Prince, le cheval percheron qu'il aime et admire, mais que le père doit abattre. On l'ensevelit dans le marécage laissé par les bulldozers après leur passage sur la belle terre noire du champ que le père a été forcé de vendre. La terre noire, vouée elle aussi à la disparition, concentre en elle l'amour et la mort. Quelques jours avant la mort de Prince, Joseph y a fait l'amour avec sa petite cousine. La mère l'a su et l'a condamné, l'abandonnant à nouveau. Ainsi s'intriquent indissociablement le sexe de la petite cousine, comme jadis celui de sa sœur, la sépulture de Prince, l'abandon de la mère laissant l'enfant tout nu devant ce qu'il nomme le « trou noir » et face à une question insoluble « pourquoi ce que j'aime m'est-il ravi sans que je n'y puisse rien? » (10. Bigras, 1987, 169).

De Saint-Martin à Paris

Après la mort de son père, Julien Bigras voudrait bien rester sur la ferme familiale pour en assurer l'exploitation. Son frère aîné, Yves, s'y oppose farouchement, arguant qu'il doit, conformément au désir paternel, poursuivre ses études. Il retourne donc au collège puis à l'Université de Montréal pour faire ses études de médecine et de psychiatrie. Il fait partie du premier groupe de résidents de Camille Laurin à l'Institut Albert-Prévost. Camille Laurin contribuera plus que quiconque à faire revenir au Québec, pour les intégrer dans les hôpitaux, des jeunes psychanalystes après leurs études en France, en Angleterre ou aux États-Unis. Lorsqu'il prendra la décision de quitter la psychiatrie et la psychanalyse pour s'engager en politique active, Julien Bigras sera plein d'admiration pour son courage.

Lecteur de Freud dès ses années de médecine, Julien Bigras quitte le Québec pour la France en 1960 avec sa première épouse, Mireille Lafortune. Dans ces années, un premier noyau de Québécois se retrouve à Paris, tous passionnés par la psychanalyse, essentiellement médecins de formation. Quelques années plus tard, à la fin des années soixante, un autre groupe d'entre nous y viendra, cette fois essentiellement des non-médecins. Une douzaine de Québécois sont en analyse à Paris à l'époque de Julien Bigras. Celui-ci, après une première thérapie à Montréal avec Victorin Voyer, entreprend une analyse à Paris avec Pierre Luquet. Parallèlement à sa formation psychanalytique, il travaille dans le service des enfants autistiques de la Salpêtrière, fréquente l'hôpital Ste-Anne et se présente à la Société psychanalytique de Paris pour leur demander de créer un poste de psychothérapeute d'adolescents. Sa demande est acceptée et d'autres

Québécois en profiteront par la suite. C'est alors qu'il rencontre son premier superviseur, Conrad Stein, et que se noue entre eux une histoire d'amour/haine déterminante dans le parcours de Julien Bigras.

Une relation transférentielle tumultueuse s'établit aussitôt entre les deux hommes dont Julien Bigras fait état dans ses livres, transposant Conrad Stein dans un personnage qui prend tantôt le nom de Winterman, tantôt celui de l'Ami.

« J'avais été moi-même son premier élève. C'est lui qui m'avait appris mon métier. Il fut mon seul et véritable maître [...] Il me fit travailler presque jour et nuit [...] Winterman était un tyran, mais peut-être avais-je besoin de cette fuite totale dans le travail [...] Winterman m'a quand même sauvé la vie [...] Il n'hésitait jamais à m'aider, à m'apprendre, à me conseiller, non seulement dans les problèmes quotidiens que je rencontrais avec mes propres patients, mais aussi dans la façon de les élaborer, d'en faire des récits vivants, des contes, éventuellement des livres. Winterman, professionnellement me comblait [...] c'était comme si Winterman m'avait vraiment adopté. Cela seul comptait pour moi.

À vrai dire, ce n'était pas la première fois qu'on m'adoptait ainsi. Depuis toujours, j'attendais que quelqu'un vienne à moi, me prenne en main et me guide. Je n'avais pas encore deux ans lorsque l'employé de la ferme de mon père, un dénommé Frank, me prit en charge. Il avait été le premier à m'adopter comme son enfant, le jour même où mon petit frère vint au monde. » (8. Bigras, 1983, 58-60).

La référence au père comme guide est primordiale dans le cheminement de Julien Bigras. Il insiste sur la nécessité de la fonction paternelle pour aider l'enfant à s'éloigner du narcissisme primaire, de la fusion mère-enfant. Il fait appel à un tiers, un père idéalisé pour protéger l'enfant du gouffre du trou noir, à un maître intelligent qui saurait ce qu'il en est du trou noir et auquel il s'identifie pour lui apprendre la distance suffisante afin de pouvoir écrire l'histoire de l'enfant perdu. Il a besoin, pour s'en sortir, d'un père qui l'entende, le reconnaisse, le pousse, d'un maître qui le confronte et auquel il puisse s'affronter dans l'espoir de le dépasser un jour. Ce maître vénéré, ce père recherché, il croit le trouver dans la personne de Conrad Stein. Lorsque celui-ci, des années plus tard, sans doute mis dans une position intenable, ne répond pas aux attentes de son « élève », ce dernier vit l'abandon de l'Ami comme « la pire des catastrophes » (11. Bigras, 1988, 67). La rupture s'amorce autour de l'écriture et de la publication de *L'enfant dans le grenier* (2.3.10. Bigras, 1976, 1977, 1987). L'auteur a besoin d'un destinataire et ce livre, il l'écrit pour Conrad Stein (8. Bigras, 1983, 66). Il en lit des chapitres au groupe réuni annuellement au « château », c'est-à-dire la grande maison des Stein au bord de la mer en Bretagne. Puis il donne à lire à Conrad Stein le récit en entier. Il est à chaque fois mal reçu et Conrad Stein refuse de le publier. Or, Julien Bigras vit pour se faire reconnaître par Conrad Stein comme Ferenczi par Freud. De plus, c'est lui-même qu'il offre dans ce « roman », sa propre histoire d'enfant fou et impitoyablement seul. Conrad Stein n'accueille pas ce qu'il reconnaît par ailleurs si bien chez Ferenczi : « Ce que Ferenczi a offert à Freud, c'est lui-même. Lui-même sous la forme d'un nourrisson savant, fruit de la sévère passion du maître; nourrisson savant habité par le désir de guérir, de prendre soin, de mater tendrement; » (Stein, 1981, 113). Conrad Stein refuse la publication invoquant le fait que le livre

serait mal écrit et que les personnages y seraient trop reconnaissables : lui-même avec sa pipe, sa propre femme Dominique Stein et enfin même « la Douce », personnage qui représente Elisabeth Bigras, la deuxième épouse de Julien Bigras. Il n'aime pas non plus le « happy end » de la scène d'amour avec la petite cousine. Julien Bigras se trouve alors pris dans une relation sadomasochique, incestueuse avec celui duquel il attend reconnaissance. L'emprise du père symbolique, dont il a tant besoin, devient alors l'équivalent de l'engouffrement dans le monstre maternel, le professeur tyrannique représente pour lui « ni plus ni moins qu'un vampire » (11. Bigras, 1988, 67). Julien Bigras se tourne alors vers Jean-Étienne Cohen-Séat pour la publication de *L'enfant dans le grenier*. Celui-ci le transmet à une de ses lectrices, Jeanne Cordelier, qui l'apprécie énormément. Le livre est alors publié et une relation très intense s'amorce entre Julien Bigras et Jeanne Cordelier sous la forme d'une correspondance qui paraît sous le titre *Premier Bal* (7. Bigras, 1981).

Un analyste engagé, à Montréal

Membre de la Société psychanalytique de Paris en 1963, Julien Bigras revient s'établir à Montréal. Toujours mu par sa passion pour la psychanalyse et son enseignement, il entreprend une longue carrière universitaire et hospitalière interrompue pendant une dizaine d'années de 1973 à 1982. Refusant de considérer la psychanalyse comme une branche de la médecine ou de la psychiatrie, il exige de travailler à l'hôpital et à l'université en tant que psychanalyste, comme il le fait en cabinet privé. Il travaille d'abord dans le milieu francophone à l'Hôpital Ste-Justine puis à l'Institut Albert-Prévost pour ensuite reprendre dans les années quatre-vingt dans le milieu anglophone, dans le cadre d'un enseignement à l'Université McGill, à l'Hôpital Douglas avec les infirmières du Centre de Psychiatrie et à l'Hôpital Royal Victoria où il assure en direct, devant les caméras, la thérapie d'un schizophrène, Jonathan. Son cheminement avec Jonathan, il le raconte dans *La folie en face* (9. Bigras, 1986). Son désir de témoigner publiquement de la psychanalyse l'amène souvent à s'adresser au « grand public » en salle, devant les caméras de télévision ou sur les ondes de la radio. En 1967-1968, il reprend l'émission radiophonique de Théo Chantier *Un homme vous écoute* dans laquelle il prend plaisir à relever le défi de parler en termes simples de choses psychanalytiques compliquées.

Dès son retour à Montréal, Julien Bigras rejoint, au sein de la Société canadienne de psychanalyse, le groupe d'analystes francophones qui œuvrent pour mettre sur pied une section française, la future Société psychanalytique de Montréal (SPM) qui verra le jour en 1969. Il ne s'agit pas seulement d'une question de langue, enseigner en français et obtenir pour la bibliothèque un fonds de livres en langue française, mais bien d'une refonte en profondeur de toute la conception de la transmission de la psychanalyse. À l'époque, les séminaires de la Société canadienne de psychanalyse adoptent la forme de « cours magistraux » dispensés uniquement par des didacticiens et d'une durée de quatre ans avec graduation en fin de parcours. L'Institut se mêle de l'« analyse didactique » des candidats, leur assignant un nouvel analyste si le leur n'est pas didacticien et demandant à l'analyste de produire un rapport sur le candidat. Le changement d'orientation ne s'effectue pas sans heurts et donne lieu, dans la vieille maison de la rue Saint-Mathieu, à de houleuses discussions au cours desquelles Julien Bigras défend ses positions avec fougue et conviction. Certains se souviennent encore de ses colères mémorables. Il se joint à des collègues, presque tous des anciens de Paris, qui mettent sur pied

un *Atelier sur la situation actuelle de la psychanalyse*. On y vise essentiellement à protéger l'analyse de toute ingérence extérieure; la réflexion porte sur tous les aspects de la psychanalyse. La nouvelle SPM élabore des principes et un cadre de formation qui respectent le mieux possible sa conception propre de la psychanalyse. Priorité est donnée à l'analyse personnelle : on abolit les « reporting analysts », et le candidat peut poursuivre son analyse personnelle avec un non-didacticien inscrit sur la liste des « habilités à faire l'analyse des candidats », compromis trouvé suite à l'intervention répressive de Serge Lebovici, alors président de l'Association psychanalytique internationale (API). Pour les séminaires, on s'inspire du modèle français des séminaires continus qui peuvent dorénavant accueillir des candidats même lorsqu'ils sont dirigés par des non-didacticiens.

Les séminaires deviennent donc des lieux de réflexion continue entre gens de différentes générations favorisant l'implication personnelle de chacun relativement à un thème ou un texte. Ce mode de travail sied particulièrement bien à Julien Bigras. Il met même sur pied chez lui, pour une brève période, un séminaire avec des enfants et des adultes portant sur des œuvres d'art représentant des scènes de cauchemar, de monstres. Il y projette, par exemple, des diapositives d'œuvres de Jérôme Bosch ou de Bruegel et se passionne pour les commentaires des enfants. Il les trouve intelligents et créateurs face à des images d'horreur qui ne les effraient nullement. Voilà une des formes de recherche qui originait de sa passion pour les représentations de l'archaïque et de son amour de l'art, de la peinture en particulier, une des sources de son inspiration pour l'écriture de son livre *Le choc des œuvres d'art* (6. Bigras, 1980). Cette ouverture face aux enfants est exemplaire de son respect à l'endroit de tous ceux qui participent à ses séminaires. Il anime chez lui un séminaire sur *La naissance du psychanalyste* auquel je participe dès mon retour de Paris pour ensuite le co-animer avec lui. Pour tous ceux d'entre nous qui avons la chance d'y travailler, ce séminaire constitue un lieu privilégié et précieux d'élaboration et de prise de parole. Julien Bigras y accueille sans distinction, leur faisant une place à part entière, candidats, analystes et non-membres de la SPM, sans hiérarchie, et s'y livre lui-même tout en attendant la réciproque des autres. Les idées et la parole y circulent librement à partir de réflexions sur un texte ou sur la pratique, centrées essentiellement autour de la question du transfert et du contre-transfert. Julien Bigras provoque, confronte, pousse chacun à aller plus loin et encourage l'écriture. Nous y trouvons, avec des collègues, une mise à l'épreuve de notre expérience analytique qui évite la position néfaste du solitaire, source de bien des passages à l'acte, et permet, grâce à la pluralité des apports, une relance de l'élaboration psychique là où il semblait y avoir une impasse immuable. Julien Bigras s'y tient toujours sur l'arête très mince entre un esprit de grande ouverture et une position de maître... acceptant d'entendre que le roi, ou l'analyste, est nu ...

Il adopte la même attitude d'écoute généreuse en supervision. La question du diagnostic n'entre pas en ligne de compte dans son acceptation de prendre en supervision un candidat ou un collègue. Il ne lui vient pas à l'idée qu'une personne puisse être « trop malade » ou ne pas être une « bonne indication d'analyse ». La limite est toujours du côté de l'analyste : se sent-il capable de recevoir telle personne, d'entendre et d'aller à la rencontre de sa souffrance? Il incite chacun à élaborer le caractère unique et particulier de chaque rencontre analytique, dans l'esprit de Serge Videman, un autre de ses maîtres :

« C'est que chaque psychanalyste est seul en situation analytique – et personne ne peut prendre sa place, ni objecter valablement à ce que, à cette place, il a entendu faire. Sur quoi fondera-t-on l'objection sinon sur une autre interprétation, qui aurait encore moins de chance d'être juste pour avoir été formulée hors de la situation où elle prend son sens – son seul sens. » (Viderman, 1970, 195).

Une des réalisations majeures de Julien Bigras c'est la fondation d'*Interprétation*. Plus qu'une revue, *Interprétation* est un état d'esprit, un lieu de travail marquant dans le développement de la psychanalyse au Québec. C'est le rêve d'un homme. Julien Bigras en conçoit le projet dès 1965 avec le poète Jacques Brault et le philosophe et psychanalyste Pierre-Guy Blanchet. En 1982, il dit de ce projet : « il correspondait à la revue idéale que j'aurais aimé produire, une revue qui se serait consacrée à la pratique psychanalytique et à l'écriture, ainsi qu'aux rapports entre l'écriture psychanalytique et l'écriture littéraire. » (66. Bigras, 1982, 6). Pierre-Guy Blanchet meurt dans un accident et le projet se modifie. La revue *Interprétation* naît finalement de la rencontre entre le désir de remise en question de la pensée psychiatrique, de son exercice et de son enseignement par une équipe du Service de Recherches et d'Enseignement de l'Hôpital des Laurentides (dirigé par Marcel Lemieux) et la passion d'un psychanalyste qui en assume le poste de rédacteur en chef, Julien Bigras. Ayant pris dès le départ le pari de l'interdisciplinarité dans le but de favoriser la réflexion et le questionnement par la rencontre des différentes sciences de l'homme, la revue, indépendante de toute école, s'ouvre aux milieux littéraires et artistiques et fait une large place aux textes d'auteurs étrangers, surtout français. Conrad Stein occupe, de 1967 à 1971, le poste de rédacteur pour la France et représente « un des deux piliers du groupe *Interprétation* » (66. Bigras, 1982, 5). Le comité de rédaction se compose alors, en plus de son rédacteur en chef, de Piera Aulagnier, Elisabeth Bigras, Claude Lagadec, Pierre Mathieu, Laurent Santerre, Rémi Savard, Carlo Sterlin et André St-Jean. La parution de la revue connaît une interruption de sept ans et reprend en 1978 pour quatre numéros avec le même rédacteur en chef et un nouveau comité de rédaction comprenant Jean-Jacques Couvrette, Josette Garon et François Peraldi. La revue interrompt définitivement sa parution en 1980, achoppant sur la question de la succession. Julien Bigras et Elisabeth Bigras en donnent leur interprétation dans un numéro de *Santé Mentale au Québec* (66. Bigras, J., 1982, 3-15, Bigras, E., 1982, 16-20). En plus des raisons invoquées dans ces articles, on peut se poser la question : peut-être n'est-il pas humainement possible pour Julien Bigras, à ce moment-là, de donner son « bébé » en adoption sans droit de regard sur le comportement des nouveaux parents, sans droit de veto...?

Carrefour des sciences de l'homme, la revue pose la question de la richesse, mais aussi des limites de l'interdisciplinarité et celles des frontières de la psychanalyse. Le groupe *Interprétation* et son directeur jouent également un important rôle d'animation dans le milieu québécois, organisant des séminaires et des rencontres pour stimuler la recherche et l'écriture. Dans le cadre des *Journées Interprétation*, un important colloque sur *Le Père* est organisé à l'Université de Montréal en novembre 1968. De plus, Julien Bigras organise régulièrement des réunions le samedi à sa maison de campagne, la « Maison rouge ». On y retrouve des gens intéressés par tout ce qui touche l'inconscient, tous champs de pratique confondus. Les rencontres s'organisent autour d'une présentation d'un invité d'ici ou d'ailleurs et le travail très animé se poursuit jusqu'au soir, se terminant par des fêtes somptueuses.

Julien Bigras aime la bonne chère et le bon vin... combien sera triste pour lui le fait de trouver amer le goût du vin suite au traitement de son cancer! Ces journées très intenses, alliant le labeur et le ludique, ne seraient pas possibles sans la générosité de Julien Bigras, son ouverture et sa curiosité, peut-être aussi son immense besoin de se faire aimer et reconnaître. Mais elles ne seraient certainement pas possibles sans la présence attentive et chaleureuse de son épouse Elisabeth Bigras, son interlocutrice privilégiée, sa complice de tous les moments. Cette maison, où Julien Bigras se retire si souvent pour travailler ou pour se promener dans la campagne qu'il aime par-dessus tout, Elisabeth Bigras et lui l'ont voulue pour eux bien sûr, mais également pour y recevoir famille et amis. Il suffit de voir la longueur des tables de réfectoire au bout desquelles Julien Bigras préside avec tant de plaisir, heureux d'être ainsi entouré... pourtant toujours aussi profondément solitaire...

Épilogue

Après avoir combattu le cancer, dépassé l'âge fatidique de la mort de son père (11. Bigras, 1988, 92), Julien Bigras s'éteint le 13 juin 1989, n'ayant pu survivre plus de quatre ans à la mort de son fils Guillaume. François Peraldi en parle avec beaucoup d'émotion dans son *Souvenir d'un Ami* (Peraldi, 1990, 14-16). On pourrait reprendre ici les paroles de Julien Bigras à propos de la mort de son père : « Mon père est mort, à quelques jours près, à l'âge exact que j'ai maintenant. Il fut foudroyé par une thrombose coronarienne, mais moi je sais qu'il est mort d'une souffrance de l'âme, une souffrance indicible... » (11. Bigras, 1988, 37).

Une œuvre, une pratique

Comment rendre compte, sans la trahir, sans la réduire, d'une œuvre comme celle de Julien Bigras : tout à la fois originale et déroutante, dont les détours livrent et dérobent parfois le « fil rouge »? Une œuvre qui ne peut que provoquer et toucher profondément celui qui accepte de suivre l'auteur dans les méandres de ses récits où fiction et réalité se conjoignent dans l'entrelacement de son histoire personnelle et de celle de ses patients. Comment rendre compte sans reprendre les récits dans lesquels les personnages nous deviennent familiers au fil des diverses œuvres, parfois sous des noms différents, récits qui donnent corps et rendent vivantes les élaborations de l'auteur. Julien Bigras est le créateur d'une œuvre originale qui s'inscrit dans une lignée : Freud bien sûr et Ferenczi, également Klein, Winnicott et Searles, mais surtout ceux qui appartiennent à un certain courant de la pensée française de son époque, Lacan, Green, Leclaire et Viderman et, en droite ligne évidemment, son maître Conrad Stein. Il entretient des relations transférentielles et passionnelles à ses maîtres, comme à ses amis d'ailleurs. Avec Conrad Stein, il vit une rivalité qui s'exprime, entre autres, autour de l'appropriation des idées, du « monstre maternel » par exemple, ou de « l'enfant imaginaire ». Réfléchissant à la filiation des œuvres d'Eschyle, Sophocle, Freud, Stein et lui-même, il se demande comment fonctionne l'appropriation : l'œuvre du successeur est-elle supérieure à l'œuvre mère ou est-ce l'inverse? Est-il lui-même complètement en haut de la liste ou tout en bas? (4. Bigras, 1979, 95-97). Arrivera-t-il à dépasser le maître, le père, à satisfaire la mère? La question, dit-il, est celle de sa propre énigme, de sa vénération pour Stein, donc de son rapport à un père, mais également à une mère monstrueuse : « Autrement dit, on ne sort jamais de sa mère, et c'est elle l'ultime et l'unique objet de la vénération de l'enfant. » (4. Bigras, 1979, 100).

L'inceste constitue, à mon avis, le « fil rouge » qui parcourt toute son œuvre du début à la fin. C'est celui que nous tenterons de suivre : plutôt que de prétendre exposer chronologiquement le contenu de ses œuvres et d'en faire l'exégèse, dégager sa conception de l'inceste, du monstre maternel et de son corollaire indissociable, l'enfant imaginaire, conception déterminante tant dans sa pratique que dans son écriture. C'est en effet autour de cette question de l'inceste que s'articulent les principaux thèmes de son œuvre : la folie, la solitude, la souffrance, la terreur, la rage, la mort, tous liés aux deux figures archaïques du monstre maternel et de l'enfant imaginaire. Il tente toute sa vie, au péril même parfois de celle-ci, de développer une pratique psychanalytique qui lui permette, à travers le transfert et le contre-transfert, de rejoindre les écorchés vifs au niveau le plus archaïque de l'inconscient.

L'inceste

La constance des publications de Julien Bigras qui traitent de l'inceste atteste de son intérêt passionné pour cette question. Intérêt qui trouve sa source première dans son roman familial tel qu'il en fait le récit, c'est-à-dire dans sa propre relation incestueuse à sa mère. Cette préoccupation s'actualise dès le début de sa carrière à Montréal lorsqu'il travaille à l'Hôpital Ste-Justine avec des jeunes filles victimes d'inceste et qu'il publie *Les relations incestueuses père-fille à l'adolescence* (14. Bigras, 1966, 75-81). Il reparle de ce travail dans la toute dernière conférence qu'il prononce à la SPM le 12 janvier 1989 sur *L'éthique du psychanalyste dans sa pratique avec les victimes d'un inceste paternel précoce*. Même pendant l'interruption de sa carrière hospitalière, il continue de recevoir des femmes ayant vécu dans leur enfance des liaisons incestueuses prolongées. Dans tous les cas, il constate que le traumatisme résulte non seulement de l'inceste lui-même, mais survient au moment de l'interruption de la relation incestueuse. C'est alors qu'apparaissent de sérieux troubles du comportement. Tant que perdure la relation incestueuse, il se forme, dit-il, entre la fille et son père un couple sadomasochique tenace dont la fonction première est de maintenir pour la fille une intégrité narcissique minimale. Le père exerce une emprise totale sur sa fille qui se soumet à ses moindres désirs sexuels et sadiques et elle devient parfois elle-même provocante, agressive et même sadique. Il se produit une identification à l'agresseur dans le sens où l'entend Ferenczi, c'est-à-dire une « introjection forcée » et une aliénation totale du sujet en même temps qu'un clivage de la personnalité et une fragmentation du moi. (Ferenczi, 1982, 125-135). Les victimes ont tendance à répéter compulsivement le trauma incestueux, particulièrement dans le transfert. Les provocations de jadis réapparaissent cette fois contre le psychanalyste, avec la même violence, tant il est difficile pour elles, sur la base des expériences passées, de concevoir que le thérapeute puisse prendre soin d'elles autrement que dans l'intention secrète d'en abuser à son tour. La situation devient, à certains moments, intolérable pour lui :

« Le traitement de ces jeunes filles incestueuses était particulièrement éprouvant. Victimes de viols, d'abus de toute sorte, c'était à moi qu'elles rendaient les coups. C'est tout juste si j'arrivais à les maîtriser. Elles étaient déchaînées. Coups, bosses, insultes, injures, bouderies, tentatives de suicide, fugues, j'encaissais tout. Je les aimais et les haïssais à la fois. Mais je continuais – pourquoi donc? – de les recevoir plusieurs fois par semaine, scrupuleusement, ponctuellement. Je leur ai consacré dix années de ma vie. Puis n'en pouvant plus, j'ai quitté l'hôpital psychiatrique, les laissant derrière moi. Certaines m'ont rejoint à

mon bureau privé. Je continue donc de m'occuper d'elles. Pourquoi ai-je besoin de garder le contact avec de telles adolescentes? Je ne le sais pas. Cela fait sans doute partie de ma folie.

[...] Après plusieurs années, je m'étais rendu compte que tout ce temps que j'avais consacré au soin des adolescentes avait été loin d'être uniquement offert pour des motifs altruistes ou professionnels. Il y avait là quelque chose de mystérieux et d'énigmatique. » (8. Bigras, 1983, 45-47).

L'attrait mystérieux qu'elles exercent sur lui tient, semble-t-il, à l'arrière-fond maternel de leurs relations incestueuses. Chez elles, comme chez tous, l'inceste véritable concerne toujours le rapport à la mère qui, dans leur cas, a fait dramatiquement défaut. Il montre bien le lien entre la place laissée vide par la mère et l'ouverture faite au père abuseur. Si elles acceptent les rapports incestueux avec leur père, c'est bien dans l'espoir, toujours déçu, de combler le vide et de contrer leur souffrance et leur sentiment de non-être par une relation vécue dans la honte du secret et la honte de l'intimité violée. Elles demeurent absolument et totalement seules aux prises avec ce qu'il appelle « l'inceste en creux ». Ces jeunes filles représentent pour lui les écorchées vives par excellence, elles forment le « groupe prototypique des écorchés vifs » (73. Bigras, 1983, 46) qui font l'objet de son attention passionnée et le sujet de ses écrits. En pensant à ces jeunes filles incestueuses, le mot « sacré » lui vient à l'esprit, mot qu'il associe aux premiers rapports à sa mère et à une forme d'horreur sacrée; il reprend les mots de Monique Schneider, une horreur sacrée devant « le monstre originairement muet, muet comme une tombe ou muet comme un ventre » (Schneider, 1980, 130). Selon Julien Bigras, l'absence ou la mort de l'objet aimé sont une seule et même chose pour le jeune enfant et l'abandon de la mère signifie inévitablement une place vide, la mort et plus radicalement encore, la place du rien, le néant d'avant sa naissance. L'enfant ne peut absolument pas vivre sans sa mère et ne peut concevoir qu'elle ait vécu et puisse vivre sans lui.

Le monstre maternel

Lorsque le Joseph de *L'enfant dans le grenier* voit son petit frère Léon au sein de sa mère « il se produit aussitôt une déchirure radicale chez l'enfant laissé pour compte » (10. Bigras, 1987, 173), un désespoir et une rage meurtrière. Tel le « nourrisson savant » de Ferenczi, l'enfant du grenier déploie une intense activité psychique. Il comble le vide à l'aide de figures délirantes, d'images d'une mère vampirisante, il crée un monstre maternel. Comme pour Piera Aulagnier, le délire représente ici une porte de sortie de la folie, un « en plus » qui permet de se tenir au bord du gouffre du néant absolu source véritable de l'effroi. « Lorsque la mère éjecte l'enfant de son ventre et de son être, il ne reste plus rien dans le trou qui est laissé derrière. C'est à proprement parler ce trou, ce rien, que l'enfant ne peut ni supporter, ni même connaître, encore moins se représenter. » (73. Bigras 1983, 53) Le rien le renvoie à l'intolérable et l'irreprésentable du « temps où l'on n'existait pas », à la « découverte de la non-existence possible de soi-même » (53. Bigras, 1970, 97). « Le monstre maternel émerge au tout début, dès que l'enfant voit qu'il est abandonné, et ce monstre vient de l'intérieur. Il s'agit donc d'une incroyable autocréation. » (4. Bigras, 1979, 136), « une image existant en chacun de nous d'une mère toute-puissante, perverse, persécutrice et

incredible, une véritable tueuse d'enfants » (4. Bigras, 1979, 94), indépendamment de la « réalité » de la mère.

Julien Bigras donne à son monstre maternel le statut de principe universel fondamental de la première théorie sexuelle infantile sur l'origine des enfants :

« Ainsi, le monstre maternel devient-il le principe premier de tout acte et de toute pensée. Ce principe, en soi, est tout-puissant en ce sens que, contrairement à la mère réelle, jamais il ne fera défaut à l'enfant. [...] il tend à se projeter sur des personnes, par exemple, sur Dieu, sur les objets vénérés, ou même sur la mère réelle, aussitôt qu'il y a menace, laquelle est toujours menace d'abandon, donc de folie. » (Bigras, 1979, 137).

Le monstre maternel apparaît pour la première fois en 1970 dans un article intitulé *Le monstre maternel, un monstre muet* (53. Bigras, 1970), texte qui revient l'année suivante en épilogue de son livre *Les images de la mère* (1. Bigras, 1971) ⁽³⁾. Dans *Le psychanalyste nu* (4. Bigras 1979, 95), il accuse Conrad Stein de s'être approprié son idée en opposant au père conquérant l'image d'une mère monstrueuse (Stein, 1978), qu'il traite cependant de façon différente. Julien Bigras les distingue dans *Les figures de la mère* (73. Bigras, 1983). La mère monstrueuse devient chez Stein (Stein, 1987) une figure de la nuit, perverse, persécutrice et incroyable, une « éternelle jouisseuse qui s'accroche à l'enfant, qui ne vit et ne jouit qu'avec lui, qu'à travers lui, bref qui le vampirise. [...] Il me semble toutefois que le monstre de Stein se situe davantage du côté de la vie. » (73. Bigras, 1983, 53). Julien Bigras lui oppose la figure de la nuit qui l'habite : « Le monstre maternel, chez moi, s'oppose au sien en ceci qu'il pousse, ou plutôt attire, comme un remous dans la mer, l'enfant vers un centre qui serait vide; donc vers le suicide, la mélancolie, le froid, le non-être. Mais le plus remarquable pour moi est que ces deux figures existeraient côte à côte, conjointement, concomitamment, chez moi en tout cas » (73. Bigras, 1983, 54). Il poursuit en ajoutant qu'il a même retrouvé son propre monstre-absence chez Stein, tout en revendiquant la paternité et l'originalité de son propre monstre maternel face à un maître vénéré qui en vient lui-même à faire figure de monstre maternel. Il s'identifie alors à Jung dans son rapport à Freud, identification qu'il élabore dans son chapitre sur *La vénération* dans *Le psychanalyste nu* (4. Bigras, 1979, 85-108). Freud se serait comporté avec son disciple comme une véritable mère monstrueuse comme il voit Stein le faire à son endroit et jadis Freud à l'endroit de Ferenczi. Comme Benoît et sa mère dans *Le monstre maternel, un monstre muet* (53. Bigras, 1970, 99) Julien Bigras aurait besoin d'un guide qui le prenne par la main et l'accompagne dans le noir. Or, quand le guide fait défaut et trahit l'enfant, reste l'alternative de revenir au fantasme de « se mettre au monde soi-même », de devenir un « self-made man », dans un mouvement de récupération narcissique toute-puissante. Récupération solitaire bien illusoire car on n'élimine pas le vide laissé derrière soi, on s'y heurte à nouveau tôt ou tard et on ne « liquide » pas si facilement un tel transfert : « Je suis certain que je ne parviendrai pas à me sortir de ce transfert massif sur Stein. J'en suis maintenant convaincu. On ne liquide pas un transfert de cette sorte comme une fin de série dans un grand magasin. On reste avec son transfert, et on meurt avec lui. » (4. Bigras, 1979, 99).

Poursuivant son autoanalyse sur la scène analytique avec ses patients, du lieu de son propre rapport à la figure dominante de la mère archaïque inconsciente, Julien Bigras refuse de plaquer, car elles ne seraient d'aucune aide, des interprétations œdipiennes classiques sur la souffrance des écorchés vifs. Il choisit d'être le guide qui accompagne patiemment, à pas lents dans le noir, laissant venir les monstres et prêt à s'aventurer au-delà, aux frontières du rien, source de la terreur la plus fondamentale. Dans *Le monstre maternel, un monstre muet* (53. Bigras, 1970), il fait le récit d'une double analyse, poursuivie en même temps, de Benoît, petit garçon de quatre ans, et de sa mère. Il y affirme la nécessité pour l'analyste de pouvoir se laisser aller à régresser. Dans le récit qu'il fait de cette double analyse, la mère et l'enfant, tous deux soudés à leur propre mère, esquissent chacun de leur côté des histoires habitées par un monstre, histoires qui exercent sur l'auteur la même fascination et la même horreur que celles des jeunes filles incestueuses. Il met en lumière la transmission transgénérationnelle du monstre à travers la grand-mère, la mère et le fils, dans une grande familiarité avec son propre roman familial : « Et maintenant je me rendais compte que le monstre s'était transmis de génération en génération jusqu'à m'atteindre au cœur même de mon être dans le cauchemar que je venais de faire. J'étais habité par le monstre, par l'incarnation vivante, dans ma vie et dans ma chair, des premières Bigras de ma lignée. Le même monstre nous habitait tous, ceux d'avant moi, et ceux qui me suivraient. » (8. Bigras, 1983, 162). Il illustre sa rencontre à ce niveau avec Benoît et sa mère en ayant recours à une image de la mère, une grange abandonnée, portes ouvertes par une nuit sans lune. Il propose alors comme étant sien un souvenir-écran de lui-même petit garçon terrorisé par une autre grange abandonnée. À la faveur de cette image commune, ou mise en commun, il souligne comment trois enfants sont ici impliqués : « Benoît, sa mère et le souvenir de moi-même enfant. Et il y a, d'un autre côté, le psychanalyste, moi-même également. En tant que psychanalyste, j'ai décidé de prendre soin des enfants. » (53. Bigras, 1970, 102).

Dans une autre analyse, il relate également une scène entre une mère, un enfant et lui-même. On trouve cette scène décrite dans son roman *Ma vie, ma folie* (8. Bigras, 1983, 174-176) où il raconte comment Marie lui amène un jour son fils. Marie a fait jadis partie des jeunes filles incestueuses qu'il a analysées à la fin des années soixante, alors qu'elle était âgée de douze ans, et elle reprend une analyse avec lui des années plus tard. Il avance à son propos une hypothèse très près de l'idée de « trauma cumulatif » de Mazud Khan, à savoir que c'est une série d'événements et de paroles, depuis sa naissance, qui l'ont rendue malade et non pas seulement le trauma des crises de folie où sa mère la mord en poussant des hurlements ou l'étreint sauvagement. À côté de cela, la mère, éternelle déprimée, s'avère incapable d'être présente à son enfant et l'abandonne radicalement le jour où elle doit être internée. On retrouve donc chez Marie, nous dit Julien Bigras (73. Bigras, 198b, 55), profondément enfouies dans son inconscient, les deux figures du monstre maternel, celle de Stein, la furie vampirisante et jouisseuse, et celle de Bigras, le monstre-absence. Devant l'absence de ceux sur qui une enfant croit pouvoir compter, cette enfant se retrouve absolument seule avec son angoisse. N'est-on pas alors en présence d'une angoisse devant un danger encore bien plus radical, plus proche de la mort et même du non-être, auquel ces deux figures ne feraient qu'écran?

Au cours de l'analyse de Marie, son analyste lui téléphone un jour pour lui annoncer qu'elle peut venir avec son fils, ainsi qu'elle le lui a demandé. À un certain moment il prend l'enfant sur ses genoux, le berce silencieusement et il lui vient alors cette phrase : « Si vous saviez, Marie, combien j'aimerais être à la place de votre fils. ». Voici comment il raconte la suite :

« Marie ne répondit pas, mais ses yeux s'agrandirent anormalement, accentuant d'autant plus le contraste saisissant entre leur vert éclatant et le brun de sa peau presque brûlée. Je ne savais pas qui le premier avait saisi le regard de l'autre. J'étais médusé. Mon regard fixait celui de Marie. Le sien me pénétrait jusqu'au plus profond de mon être pendant que celui du garçon, tout aussi médusé, allait d'un côté à l'autre, vers sa mère, vers moi, comme s'il avait été le témoin d'apparitions dans la pièce, comme si nos corps, celui de Marie et le mien, s'étaient unis en un seul éclat dans la rencontre de nos regards. Fulgurante, cette rencontre de nos regards n'avait duré qu'un instant. Mais nous l'avions bel et bien consommé, Marie et moi, cet acte insolite, imprévu, incestueux. Nous l'avions consommé dans ce regard qui nous avait unis, corps et âme, en présence d'un enfant qui, lui non plus, n'en croyait pas ses yeux. » (Bigras, 1983a, 176).

Cette scène d'inceste par le regard n'est pas sans rappeler celle de Jonathan avec sa mère dans *La folie en face* (9. Bigras, 1986, 181), scène d'une grande violence entre une mère et son fils en proie, l'un et l'autre, à un désir sexuel incontrôlable et, à proprement parler affolant, et qui se servent du regard comme d'une arme qui les fascine et les terrorise alors qu'ils se désirent « comme des fous ». Elle n'est pas non plus sans évoquer un épisode précédent dans l'histoire de Marie au cours duquel son analyste laisse le téléphone décroché toute la nuit sur son oreiller en lui disant de faire de même. Ils dorment ainsi ensemble pendant deux semaines tant que le danger de suicide n'est pas écarté.

À propos de la scène du regard incestueux entre Marie et Julien Bigras, celui-ci dit avoir été saisi de trouble et d'effroi « par peur de la perdre sans doute », ajoute-t-il. Effroi de perdre celle avec qui il partage la nostalgie d'un impossible inceste, mais sûrement aussi, peut-on penser, effroi devant l'ouverture ainsi évoquée sur l'intimité du corps de la mère, qui ne peut qu'engendrer l'horreur suite au ravissement. Il a le sentiment de ne plus pouvoir se passer d'elle, comme si, parce que fille, elle possédait la clé de l'énigme et qu'elle pouvait la lui fournir. La frontière entre ce savoir et la folie est mince et Marie l'a averti qu'il risquait à son contact de devenir fou lui aussi mais, comme il l'écrit « la folie parfois m'attire ». C'est autrefois avec Marie et avec les autres jeunes filles incestueuses que sa rencontre avec la folie commence pour de bon : « Les fous désormais exerceront sur moi une forme de magie et d'attrait dont je ne parviendrai plus à me défaire. » (9. Bigras, 1986, 18). Marie, dès sa toute première relation avec Julien Bigras, change le cours de sa vie, affirme-t-il. S'il écrit dans *L'enfant dans le grenier* l'histoire d'un enfant fou, d'un petit garçon qu'il fait exploser, il demeure néanmoins en attente d'une petite fille qui l'aiderait à résoudre l'énigme. « L'histoire de cette enfant enfouie en moi demeurerait en attente... d'une petite fille à la fois farouche et féroce, qui ne demandait plus qu'à renaître. » (8. Bigras, 1983, 10), comme s'il avait voulu être la fille de sa mère et que la figure qui illustre le mieux sa nostalgie du paradis perdu était, encore plus que Léon au sein de sa mère, celle d'une petite fille dans le ventre de sa mère. Il donne donc à Marie, son Iroquoise comme il l'appelle, une origine indienne

semblable à celle de son propre mythe, un même héritage qui les unit tous les deux d'une profonde parenté. Marie serait alors la « petite sœur pour lui tout seul » dont Joseph rêve déjà dans *L'enfant dans le grenier* (10. Bigras, 1987, 147), rêve qu'il partage avec Jonathan (9. Bigras, 1986, 50), Benoît et même, selon lui, avec Freud dans le plaisir que celui-ci s'offre à écrire *La Gradiva* (4. Bigras, 1979, 113), une petite sœur donc qui l'aiderait à maîtriser sa terreur devant « l'inquiétante étrangeté » du trou noir. Écrire un roman autour du personnage central de Marie l'Indienne relève, sans nul doute, de la même tentative de maîtrise.

Une « pratique excessive »

« Certaines phases de l'analyse mutuelle représentent, de part et d'autre, le renoncement complet à toute contrainte et à toute autorité; elles donnent l'impression de deux enfants également effrayés qui échangent leurs expériences, qui par suite d'un même destin se comprennent tout à fait et cherchent instinctivement à se rassurer. » (Ferenczi, 1985, 107).

Julien Bigras connaît la plupart des textes de Ferenczi mais le *Journal clinique*, dont sont tirées ces remarques sur l'analyse mutuelle, n'est pas encore paru en français lorsqu'il publie l'histoire de Marie dans *Ma vie, ma folie* (8. Bigras, 1983); les résonances sont cependant frappantes, à ceci près que l'un se veut un « journal clinique » quotidien et l'autre un « roman ». Quelle est la part de fiction, quelle est la part de réalité dans ce roman? La question semble déplacée et, d'un sens, ne se pose pas, car quiconque prétendrait « vraiment » rendre compte de sa pratique occulterait le fait qu'il ne peut jamais qu'en faire une histoire. Par contre nous sommes justifiés de nous demander quelle éthique de la pratique de la psychanalyse nous proposent les récits de Julien Bigras, en prenant celui de l'analyse de Marie comme « prototypique » selon l'expression de l'auteur. Ferenczi, faisant retour sur l'analyse mutuelle qu'il pratique en souligne les bienfaits et les limites mais il en fait également ressortir les impasses incontournables. Je tenterai, brièvement, de le faire pour « l'analyse mutuelle » qui se dégage des récits de Julien Bigras.

« C'est moins avec ses connaissances et son expérience (dont il n'est pas question de nier le rôle et l'importance) qu'avec son contre-transfert que l'analyste fait l'analyse. C'est par ce contre-transfert que toute interprétation est donnée et que se scandent les alternances de la parole et du silence dont on ne cherchera qu'à posteriori les justifications techniques ». C'est ainsi que Serge Videman élabore le rôle du contre-transfert au début des années soixante-dix et il ajoute plus loin : « C'est à cause du contre-transfert que des choses nous échappent; c'est grâce au contre-transfert que nous percevons toutes les autres. Le fort investissement narcissique de la situation par l'analyste (et tout autant par l'analysé) rend l'analyse possible, mais nous rend du même coup mal armés pour l'objectivité. » (Videman, 1970, 45-46, 49). S'il est intéressant de citer ainsi Videman, c'est que, avec Stein, il illustre bien le courant de la pensée française dans lequel s'inscrit Julien Bigras. C'est avec son contre-transfert et à partir de son autoanalyse qu'il écoute ses patients et que peut s'engager un processus analytique singulier dont le succès dépend, selon lui, de sa capacité à régresser le plus près possible de sa propre scène originaires (4. Bigras, 1979, 39). C'est donc avec son propre narcissisme blessé que l'analyste travaille et c'est à ce niveau que le sollicite la pathologie du narcissisme de ses patients, on le voit bien dans toute l'œuvre de Julien Bigras, entre autres avec Marie et avec les cinq patients dont il relate l'analyse

dans *La folie en face* qu'il considère comme le « cahier de bord » de sa pratique excessive avec les « fous », victimes d'inceste, suicidaires, psychotiques (9. Bigras, 1986, 13). L'influence réciproque des positions narcissiques des deux partenaires de l'analyse pour être nécessaire n'en est pas moins à risque, l'analyste se tenant toujours sur la corde raide, entre l'inceste et la mort.

Ayant choisi de travailler avec des psychotiques, qui ne sont jamais évidemment *que* psychotiques, il essaye de toujours demeurer analyste tout en adaptant sa technique à chaque cas particulier selon le principe de « l'élasticité technique » de Ferenczi. Il partage avec Ferenczi le sens du « tact » analytique quant à son souci concernant le quand et le comment interpréter. Laisser au patient le temps d'élaboration nécessaire pour qu'il puisse faire siennes les prises de conscience est essentiel pour lui comme pour Viderman (Viderman, 1970, 48-49). Il raconte comment une jeune femme mélancolique était incapable d'accepter son interprétation « Vous vous accablez pour vous protéger de la haine que vous portez à votre mère » jusqu'au jour où il la reformule ainsi : « Vous ne pouvez pas détester votre mère même si vous savez qu'elle vous maltraitait car vous en aviez absolument besoin » (1. Bigras, 1971, 27). Cette interprétation devient recevable parce qu'elle conserve intacte la formulation suivante, vitale pour la patiente : « J'aime ma mère ». Il faut aussi, dit-il, qu'à d'autres moments l'analyste sache se taire, pour laisser l'enfant enfin se reposer et se retrouver, après l'expérience des turbulences de la vie, dans un « lieu de séjour » accueillant, selon l'expression qu'il aime emprunter à Elisabeth Bigras (Bigras, E., 1983), un espace maternel accueillant. « Plus que les mots comptait le fait d'être ensemble » affirme-t-il à propos de sa relation avec Marie (8. Bigras, 1983, 260). À propos de Benoît et de sa mère, ses réactions, selon lui, ne diffèrent en rien de celles d'une mère réelle affectueuse : comme avec le fils de Marie, il a envie de les prendre dans ses bras et de les bercer, ce qu'il raconte avoir « réellement » fait avec le fils de Marie. La confiance qui s'établit lentement grâce à cette sollicitude maternelle, parce qu'elle est en écart avec le passé, permet ensuite à la parole du père de se faire entendre, lui qui, partageant la même sollicitude, a pour l'enfant un plan et un seul : l'empêcher à tout prix de s'engouffrer dans le ventre de sa mère et lui permettre de dire oui à la vie et à la naissance (53. Bigras, 1970, 103). Si le père, l'analyste, partage avec l'enfant la même violence et la même terreur (que l'on se souvienne ici de Joseph) surgissant comme une « éruption volcanique ou menace imminente d'éclatement », cette terreur a un statut différent chez l'un et l'autre :

« Par contre, chez le psychanalyste, la terreur de l'inceste a toujours été et restera toujours soumise à la barrière du refoulement. Elle ne correspond pas à un vécu et n'est jamais ni consciemment ni directement perçue. Elle est le produit d'une longue reconstruction (peut-être s'agit-il plutôt d'une pure construction!) mais elle n'en est pas moins à l'origine, sinon au cœur même, de la passion que le psychanalyste éprouve pour ce genre de patients. » (9. Bigras, 1986, 249).

C'est ce « pas d'avance » qu'a l'analyste sur son patient qui lui permet de mener l'analyse jusqu'à ce que Julien Bigras nomme « le franchissement du seuil de l'irréparable », grâce à la rencontre de l'amour de transfert du patient et de l'analyste, ce transfert de l'analyste que François Peraldi appelle, dans son Introduction à *La folie en face*, une amitié si particulière : « Amitié fort singulière, à la fois infiniment proche et infiniment distante en raison du pas nécessaire qui sépare l'analyste de l'analysant. Pas sans lequel la

psychanalyse ne serait que folie » (Peraldi, 1986, 11). L'analyste, dans sa fonction de père, est dans l'obligation, comme chez Ferenczi, de tenir une parole qui soit à l'opposé du « désaveu » auquel ont été soumis les victimes d'inceste et tous les écorchés vifs. Pour ce faire, l'on sait combien il est essentiel pour l'analyste de les croire, non pas nécessairement quant au déroulement dans la réalité de tel ou tel événement traumatique en particulier, mais de croire à la réalité du traumatisme, de l'enfant traumatisé. Il est amené à « dénoncer » la catastrophe réelle et les abus subis, à donner par exemple un fondement réel au délire de Jonathan à l'effet que sa mère chercherait à l'empoisonner : traduction de la réalité de ses origines, car la mère, lorsqu'elle était enceinte de lui, a développé des anticorps mortels qui menaçaient de les tuer tous deux. Mais surtout il doit « avouer » la violence de l'analyse elle-même lorsqu'elle favorise l'irruption brutale des traumatismes d'autrefois, violence d'autant plus grande que l'analyste se réfugierait dans une position d'écoute neutre. À « l'hypocrisie professionnelle » dénoncée par Ferenczi, Julien Bigras oppose l'aveu de sa propre violence : « oui je vous ai ballottée depuis le début » dit-il à Sarah (9. Bigras, 1986, 195), il serait même comme un père violeur avec ces jeunes filles incestueuses, violant leur secret, fouillant leur vie privée et leur être (69. Bigras, 1983, 434). Il reconnaît auprès de ses patients qu'il les abandonne réellement lorsqu'il s'absente et enfin il reconnaît l'« erreur meurtrière » commise avec Jonathan en le recevant devant les caméras braquées sur eux à l'hôpital psychiatrique, exposant ainsi ses secrets devant tous (9. Bigras, 1986, 180). Il franchit un pas de plus à certains moments, dans sa dernière conférence à la SPM par exemple, en affirmant que le psychanalyste « devient le père réel ». Dans le glissement fort questionnable qui s'opère parfois ainsi lorsqu'il se décrit comme mère « réelle » ou père « réel » de ses patients, quelle serait la part attribuable au besoin de « soigner » son propre narcissisme blessé? Alors que nous pouvons tout à fait le suivre lorsqu'il souligne l'importance de « l'attitude » réelle de l'analyste, car elle produit des effets réels qui permettent de s'arracher à une position narcissique archaïque.

L'attitude réelle de l'analyste, sa constance, est parfois le seul rempart contre la folie. Julien Bigras la pousse à l'extrême, se montrant « disponible à toute heure du jour et de la nuit pendant les quelques semaines que dura le danger [de suicide] » (1. Bigras, 1971, 28). Qu'est-ce qui pousse ainsi l'analyste, ici avec Marie, mais ailleurs avec d'autres patientes, à aller ainsi aux limites de lui-même? Pierre Casenave dit, à ce propos, avoir déjà parlé avec lui de la « fonction vampirisante du psychanalyste mais aussi de son désir – pour ne pas dire son besoin – de se faire vampiriser dans un processus en miroir sans cesse renouvelé pour se donner l'illusion d'exister. » (Casenave, 1992, 26). Le récit d'analyse que propose *Ma vie, ma folie* (8. Bigras, 1983) évoque ce processus en miroir et n'est pas sans rappeler, à bien des égards, la définition citée de l'analyse mutuelle de Ferenczi impliquant « deux enfants également effrayés qui échangent leurs expériences », celle d'une petite fille rendue folle par la folie de sa mère, celle d'un petit garçon devenu fou devant l'abandon. L'analyste raconte à sa patiente les événements de sa vie intime, ses recherches concernant ses ancêtres, son enfance et surtout sa relation passionnelle à son maître vénéré, à sa mère monstrueuse, Winterman-Stein. Rejeté par ce dernier, il se tourne vers Marie : « Lorsque je la revis à mon retour de France, j'avais une hâte folle de lui rendre compte de ce qui s'était passé à Paris et surtout des violentes attaques de Winterman. Cette tigresse, j'en étais sûr, allait sauter sur Winterman, le pourfendre, le mettre en charpie. » (8. Bigras, 1983, 101). Winterman disparaît au profit de Marie qui sait comme lui, dire les mots

justes, mais aussi écouter. Évidemment, dans cette histoire, on ne peut que se demander « qui prend soin de qui? ». Julien Bigras pose la question au sujet de sa relation à Winterman (8. Bigras, 1983, 59) qui se trouvait dans un état de détresse particulièrement grande lorsqu'il l'avait adopté en 1960 et dont la grande fragilité narcissique en faisait précisément un vampire qui avait besoin d'être vampirisé : « La violence de Winterman venait donc de sa très grande fragilité et surtout de son incapacité à me perdre. » (8. Bigras, 1983, 110). De la même façon il a lui-même peur de perdre Marie et a le sentiment de ne plus pouvoir s'en passer (8. Bigras, 1983, 180) car elle comprend tout : « deux enfants [...] qui par suite d'un même destin se comprennent tout à fait et cherchent instinctivement à se rassurer » dit Ferenczi.

Une telle attitude, si elle était effectivement « réelle », mettrait le patient dans la position du « nourrisson savant » de Ferenczi qui doit de toute nécessité oublier sa propre détresse pour comprendre celle des adultes : Marie doit mettre de côté un temps sa propre souffrance pour comprendre et expliquer celle de son analyste. Avec une intelligence aiguë de la situation, elle devient un enfant-soignant qui s'occupe du parent. Se soigner réciproquement, mais aussi se séduire réciproquement dans cette relation spéculaire. Ce que cette représentation d'une analyse a le mérite d'illustrer, dans le miroir grossissant d'une « folie à deux », c'est la séduction inhérente à toute analyse, à tout transfert : l'effet de séduction de la parole en analyse tient, et on le voit de façon exemplaire entre Marie et son analyste, non seulement au contenu sexuel ou, comme il a été dit précédemment, au fait d'extorquer ou de livrer des secrets de nature sexuelle, mais plus profondément, le mouvement même de livrer son intimité implique un désir de séduire, de détourner l'autre vers soi dans l'espoir d'une satisfaction narcissique escomptée en retour. Cette attente, telle qu'elle apparaît entre Marie et son analyste, implique une complicité entre les deux partenaires, avec le risque toujours présent d'une collusion dans la certitude du partage d'un idéal, dans une communauté de projet thérapeutique mais aussi de projet narcissique impliquant un « secteur réservé du transfert » pour reprendre l'expression de Conrad Stein (Stein, 1977). De quel leurre se soutient cette séduction, de quelle promesse intenable est-elle porteuse? L'analyste, dans sa fonction paternelle, se veut le garant du non-retour dans le gouffre maternel, mais en même temps, de sa position de séducteur – séduit, n'est-il pas celui qui entretient la nostalgie d'un impossible retour au paradis perdu, nostalgie dont l'enfant imaginaire est le représentant.

Écrire

*« Quant à l'analyste, ne lui arrive-t-il pas d'être saisi par la tentation d'écrire? Il est vrai qu'il a des alibis : écrire pour témoigner d'une pratique, pour procéder à une élaboration théorique et développer la science... à moins qu'il ne soit pas si éloigné peut-être, dans l'accomplissement de son « impossible métier », de ce que ressentent les patients, le besoin d'une réassurance narcissique, d'un ressaisissement du moi. »
(Abensour, 1997, 17)*

Écrire pour l'analyste participerait donc d'un processus identificatoire et renverrait en dernière analyse, à ce que Piera Aulagnier appelle « l'auto construction du Je par le Je » (Aulagnier, 1975, 193). Par son écriture, Julien Bigras, il l'affirme à maintes reprises, poursuit son autoanalyse, espérant qu'une vérité cachée et mystérieuse puisse surgir directement du travail d'une écriture qui parlerait le langage de l'inconscient, une façon en quelque sorte de

« mimer le processus primaire » selon l'expression de Pontalis dans son échange avec de M'Uzan (de M'Uzan, et Pontalis, 1977, 6). L'auteur de *L'enfant dans le grenier* rapproche les règles et les voies de l'écriture de celles du rêve (10. Bigras, 1987, 18) et du souvenir-écran, susceptibles de livrer l'essentiel de la vie infantile. De la toute-puissance narcissique primaire? Julien Bigras le laisse entendre quant il affirme avoir goûté à la puissance magique du langage de l'enfance avec l'écriture de *L'enfant dans le grenier* (10. Bigras, 1987, 187). Donner magiquement sens à l'insensé devient une urgence face à la terreur et fait de l'écriture une nécessité absolue, que l'insensé soit du côté du trop-plein du monstre maternel ou du vide et du trop de non-sens que le monstre cherche à masquer : écrire, dans un cas comme dans l'autre, pour parer au choc traumatique dans l'illusion d'en acquérir après-coup la maîtrise.

Cette maîtrise, Julien Bigras la cherche d'abord du côté de l'écriture scientifique, colmatage, selon lui, de ce qui se passe « effectivement dans la cure entre le patient et le psychanalyste » (10. Bigras, 1987, 178). Il établit une opposition entre l'écriture scientifique et théorique d'une part, et l'écriture littéraire d'autre part, optant résolument pour cette dernière, la seule susceptible, selon lui, de rendre compte de la folie et de la rencontre singulière entre un analyste et son patient. Il raconte la réaction de Marie lorsqu'elle a lu le chapitre sur les images de la mère qui lui est consacré : elle s'est sentie outragée, blessée (66. Bigras, 1982, 13), « même si le récit la concernant correspondait rigoureusement à la vérité stricte de son histoire », ajoute-t-il dans sa dernière conférence, cette « vérité stricte » pouvant laisser l'auditeur quelque peu perplexe! Marie se reconnaît par ailleurs complètement dans un récit littéraire qu'il fait quelques années plus tard et qui sera le prélude à *Ma vie, ma folie* (8. Bigras, 1983). C'est à partir de ce moment, dit-il, qu'il prend l'habitude de romancer ses écrits. C'est ainsi que *L'enfant dans le grenier* connaît deux moutures, la deuxième faisant l'objet de trois éditions, la dernière étant la plus « épurée » de tout terme scientifique. Quant à la première mouture, il la fait lire à Élisabeth Bigras qui, de son propre aveu, reste de glace. Nous n'avons jamais eu ce livre du « chercheur, du psychanalyste » mais, à sa place nous avons, avec *L'enfant dans le grenier*, celui du « psychanalysé » (10. Bigras, 1987, 11), texte qui touche cette fois profondément sa lectrice préférée et qu'il appelle d'abord « roman » (1976) puis « récit » (1977), pour lui donner enfin comme sous-titre : *Le récit comme thérapeutique des terreurs infantiles précoces*. Pour ne citer, parmi un grand nombre, qu'un exemple des modifications apportées dans la troisième version : ce qui était lors de la première version une « névrose infantile » devient « souffrance infantile » dans le même passage remanié en 1987. Il cède donc à ce que Liliane Abensour appelle la « tentation romanesque » dans ses écrits publiés, mais également dans la façon de formuler ses interprétations ou dans un écrit destiné au patient, comme par exemple le conte offert à Sarah, *Julien le magicien* (9. Bigras, 1986, 157-165), le conte faisant office de récit thérapeutique. Avec Jonathan il construit une histoire de sa folie, en tout cas une histoire qui, parce que vraisemblable, rend compte de sa folie et dans laquelle il se reconnaît (9. Bigras, 1986, 181-182).

Julien Bigras affirme avoir besoin des deux formes d'écriture, même s'il privilégie la forme romanesque. Comme le dit si bien Gantheret, il serait illusoire de penser que l'analyste puisse travailler sans bagage théorique, « l'analyste ne travaille jamais sans filet, mais c'est dans les trous du filet que passe l'analyse ». Peut-être le récit se laisse-il plus facilement trouer qu'un texte à la théorie cadencée, mais ni l'un ni l'autre ne saurait prétendre à une

quelconque objectivité. La seule vérité qui peut être revendiquée est celle du sujet, la seule réalité, la réalité psychique, fruit d'une rencontre spécifique entre deux personnes. La construction psychanalytique est donc toujours création d'une histoire dont le récit ramène les données historiques à des « illusions vraies » et compose une « mythistoire fantasmatique » (Viderman, 1977, 116) dont la fonction première est la reconstruction ou construction d'un sujet.

Si l'histoire du sujet n'est pas le passé, mais bien « le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent » (Lacan, 1975, 19) de la séance d'analyse, de la même façon le récit qui en est fait dans un écrit n'est pas non plus la séance d'analyse, mais représente bien lui aussi une « mythistoire fantasmatique ». De ce qui se passe derrière la porte close du cabinet de l'analyste, nous n'en savons évidemment rien. Faire le récit romanesque d'une scène d'inceste par le regard n'est pas l'inceste, mais ne pourrait-on pas, en prenant appui sur la « séduction agie dans l'écriture », pour reprendre l'expression de Simon Harel (Harel, 1997, -57), parler d'une écriture incestueuse? Séduction qui, dans son jeu de montrer/cacher, opère par le recours à une trame romanesque une mise à distance, un décollement, mais, dans le même mouvement, assure contre la perte et la mort, en faisant de l'autre et de soi-même un personnage. On peut tout autant penser à l'analyste qu'au patient dans ces remarques de Liliane Abensour :

« Lorsqu'au travail de l'analyse succède pour le patient celui de l'écriture, on peut y voir une tentative de prolonger la relation transférentielle qu'il n'est pas si facile de liquider. Une manière de garder l'analyste, mais aussi de se séparer de lui. Sous la maîtrise de l'écrivain, l'illusion romanesque prend le relais d'un vécu analytique. L'analyste, devenu personnage, est manipulé jusqu'à disparaître dans sa fonction première » (Abensour, 1997,67).

Julien Bigras fait ainsi un personnage de son analyste Douglas Levin, alias Douglevine (10. Bigras, 1987) et également de sa patiente qu'il appelle Sarah, Marie, Kati. Cette dernière est l'héroïne de son livre le plus réussi sur le plan romanesque de par la transposition tant de la trame narrative que des personnages : *Kati of course* (5. Bigras, 1980). Kati condense en elle toutes les jeunes filles incestueuses dont il est fait mention dans son œuvre alors qu'à son propre sujet, il utilise un procédé romanesque qui consiste à se projeter dans trois personnages qui sont le juge Camille Rousseau, le docteur N. et le docteur R.M. Pratt. « Illusion vraie » que ce récit dans lequel il masque et livre l'objet de sa passion et de sa terreur : « Suis-je un écrivain ou un analyste? », se demande-t-il, « Je crois pouvoir maintenant comprendre que la carte de l'écrivain, à laquelle j'ai tant tenu jusqu'ici, m'a servi à masquer l'objet précis de ma terreur. [...] à mon insu mon travail a toujours porté sur l'inceste et la mort » (9. Bigras, 1986, 246). Il entretient l'espoir de laisser un enfant imaginaire, une œuvre qui serait immortelle.

L'enfant imaginaire

L'enfant imaginaire de Julien Bigras, Joseph-Julien, qui croyait tout possible « cherchait la Terre promise, cette terre douce, familière et fertile où il retrouverait enfin une harmonie avec son corps et son désir » (10. Bigras, 1987, 161). Mais il va devoir faire exploser l'enfant du grenier, le tuer tout en sachant que le meurtre n'est jamais accompli et que comme tout analysé, comme tout être humain, il en a pour la vie. S'en souvenir et le raconter constitue une tentative de le faire mourir pour de bon dans une œuvre toutefois qui le restituerait par l'écriture dans une splendeur qui comblerait la mère, mais ce livre-là, celui de la toute-puissance accomplie, n'est jamais fini et ainsi l'œuvre peut se poursuivre, l'œuvre d'écriture et l'œuvre d'analyse, car c'est dans la situation analytique que naît, se développe et meurt l'enfant imaginaire et que la nostalgie trouve un lieu d'écoute. Comme le dit si bien François Gantheret « Ce n'est pas la perte de l'objet qui crée la nostalgie, c'est la nostalgie qui crée l'objet perdu. » (Gantheret, 1977, 83).

Il est important de resituer ici l'enfant imaginaire dans son contexte, de faire un détour par les auteurs qui ont marqué Julien Bigras : ce qui dans leur théorisation, par delà les différences, peut avoir un lien direct avec l'enfant imaginaire de Julien Bigras. Les auteurs traduisent la nostalgie de l'enfant tout-puissant par différentes métaphores. Chez Conrad Stein, il s'agit, bien sûr, de l'image de l'enfant imaginaire qui renvoie à l'illusion d'accomplir la toute-puissance narcissique dans la réalisation de tous les vœux à l'intérieur même de la construction analytique du récit de son destin ou de toute œuvre. Il affirme l'importance de démasquer l'illusion tout en soulignant qu'elle ne cesse de renaître pour nous porter en avant vers d'autres relations et d'autres œuvres :

« La construction psychanalytique partage avec toute œuvre le caractère de perpétuel inachèvement qui trahit sa nature de représentant d'une œuvre imaginaire tout achevée dans sa perfection mais dont l'existence ne saurait être que virtuelle. La production de l'œuvre suppose donc un certain degré de renoncement à l'accomplissement de la visée secrète qui la soutient, renoncement qui relève du deuil, mais d'un deuil qui – de même que l'œuvre – n'est jamais achevé. (Stein, 1971, 358-359).

C'est peut-être Piera Aulagnier, parmi tous les auteurs proches de Julien Bigras, qui rend le mieux compte, dans un texte écrit en 1968, de ce qu'elle appelle le « vœu narcissique », c'est-à-dire cet espoir de tout sujet humain de coïncider un jour dans le futur avec son passé tel qu'il le rêve, espoir que dément la réalité de sa vie présente, mais auquel il ne renonce jamais :

« Espoir d'une autorencontre entre un idéal et un moi totalement conformes. Le vœu narcissique continuera à œuvrer en sourdine, l'exploit du sujet – et il n'est pas mince – c'est de pouvoir le préserver tout en acceptant ces renvois infinis d'un projet à un autre, d'un aujourd'hui à un demain; son exploit, en un mot, c'est d'avoir réussi à établir un compromis entre l'espérer et le vivre. » (Aulagnier, 1986, 187).

Ce n'est qu'au prix de compromis que peut subsister le désir et s'accomplir l'œuvre, car si le vœu venait à se réaliser, ce qui est à proprement parler impensable, on serait face à un silence de mort. Même Ferenczi qui croit pourtant à la réalité d'un paradis originaire et entretient ce que l'on pourrait appeler une illusion réparatrice, que partage Julien Bigras, en arrive à reconnaître la nécessité de perpétrer dans l'analyse le meurtre de l'enfant : « j'en arrive finalement à admettre qu'il y a pour l'analyste une tâche inévitable : qu'il se conduise comme il veut, qu'il pousse aussi loin qu'il peut la bonté et la relaxation, le moment vient où il doit reproduire de ses mains le meurtre perpétré jadis sur le patient. » (Ferenczi, 1985, 103). Il y a sans cesse pour chacun de nous un deuil à faire et à refaire d'une représentation narcissique première, jouissance immobile et muette, nostalgie du regard de la mère, et un meurtre à répéter à l'infini que Serge Leclaire a magnifiquement mis en évidence à propos de l'enfant merveilleux :

« La pratique psychanalytique se fonde d'une mise en évidence du travail constant d'une force de mort : celle qui consiste à tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui, de génération en génération, témoigne des rêves et des désirs des parents; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun. Meurtre irréalisable, mais nécessaire, car il n'est point de vie possible, vie de désir, de création, si on cesse de tuer "l'enfant merveilleux" toujours renaissant.

L'enfant merveilleux, c'est d'abord la nostalgie du regard de la mère qui en fait un extrême de splendeur [...] mais il est aussi et déjà l'abandonné, perdu dans une totale déréliction, seul face à la terreur et à la mort. (Leclaire, 1975, 11).

...

Du plus profond de cette solitude, écrire devient, pour Julien Bigras, une nécessité intérieure. Il a toujours caressé le rêve de laisser derrière lui un enfant imaginaire, tout-puissant et immortel, une œuvre originale qui lui survive lorsque se seraient éteints les remous de la vie. Reste une œuvre qu'il aura voulue aux antipodes des certitudes établies et des recettes d'une certaine psychanalyse classique, dans une lutte incessante contre la sclérose de la pensée et un effort constant pour empêcher tout arrêt sur image.

Reste également une dette de reconnaissance envers celui qui aura soutenu, chez les jeunes analystes que nous étions alors, le désir de travailler psychanalytiquement avec les écorchés vifs, encourageant chacun à avoir l'ouverture requise pour prendre le risque d'un contact intime avec la folie, la capacité nécessaire pour se laisser aller à régresser et le courage de manier les « matières explosives » (Freud, 1915, 130) que représentent les réactions transférentielles et contre-transférentielles les plus intenses. Il a de plus mis toute l'énergie d'un travail acharné à écrire lui-même, mais aussi à faire écrire les gens d'ici, leur offrant la tribune d'*Interprétation*. Il aura stimulé beaucoup d'entre nous à prendre la parole et à écrire en notre nom propre.

Ce n'est donc pas lui faire affront que de souligner ce qui nous paraît problématique dans son œuvre. D'aucuns parlent d'impudeur ou d'indécence à propos de cette œuvre. Là n'est pas le problème à mon avis : la psychanalyse, pas plus que la littérature, n'est faite pour être pudique. Le problème se

situerait plutôt du côté de l'éthique de la pratique psychanalytique qui se dégage de ses récits dans lesquels la collusion incestueuse abolit l'écart et la dissymétrie nécessaires pour qu'il y ait analyse. Ce n'est donc pas ici la pratique excessive d'un homme qui est critiquée, en effet comment pourrions-nous en juger à partir de romans, mais bien des excès d'une pratique suggérés par un récit qui ne manque pas de soulever un certain nombre de questions.

Julien Bigras demeure un être solitaire espérant jusqu'à la fin être trouvé derrière le masque de la légende qu'il aura contribué à créer. Là comme ailleurs, il aura joué du montrer/cacher mais, comme le dit si bien Winnicott :

« Se cacher est un plaisir,
mais ne pas être trouvé est une catastrophe ».

josette garon
37 nelson
outremont
qc h2v 3z5

Notes

1. Pour les références à l'œuvre de Julien Bigras, le premier chiffre entre parenthèses renvoie à la numérotation de la bibliographie.
2. Le propos fort original de ce livre est le suivant : il a été demandé à des auteurs venus d'horizons différents d'écrire l'histoire d'un saint choisi à partir de seize statues de Violette Dionne.
3. C'est le cas de très nombreux textes de Julien Bigras qui sont d'abord parus sous forme d'articles, surtout dans *Interprétation* et *Études freudiennes*, pour être ensuite intégrés comme chapitres de ses livres.

Références

- Abensour, L., 1997, *Incidence de l'écrit dans la relation psychanalytique*, Monographie no VI, Paris, Centre de psychanalyse E. et J. Kestemberg.
- Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F.
- Aulagnier, P. 1986, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay.
- Bigras, E., 1983, Le refus de n'être qu'un, *Topique*, no 32, Paris, EPI.
- Casenave, P., 1992, Trahison d'une amitié, *Nervure*, t. V, no 8, Paris, 26-30.
- de M'Uzan, M., Pontalis, J-B., 1977, Écrire, psychanalyser, écrire, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 5-26.
- Ferenczi, S., 1982, Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, in *Psychanalyse 4, Œuvres complètes*, Paris, Payot, 125-135.
- Ferenczi, S., 1985, *Journal clinique*, Paris, Payot.
- Freud, S., 1915, Observations sur l'amour de transfert, in 1970, *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F.
- Gantheret, F., 1977, Trois mémoires, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, no 15, Paris, Gallimard, 81-91.
- Gantheret, F., 1979, Les nourrissons savants, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, no 19, Paris, Gallimard, 131-147.
- Harel, S., 1997, *Le récit de soi*, Montréal, XYZ.
- Leclaire, S., 1975, *On tue un enfant*, Paris, Seuil.
- Nervure*, tome V, novembre 1992, Paris, 7-61.
- Peraldi, F., 1986, Introduction, Bigras, J., *La folie en face*, Paris, Robert Laffont.
- Peraldi, F., 1990, Julien Bigras, Souvenir d'un Ami, *Santé mentale au Québec*, no 2, Montréal, 14-16.
- Poissant, L. et al., 1988, *L'hagiographie cuite*, Garamond, Montréal, Les Éditions du Roseau.
- Pontalis, J-B., 1974, Bornes ou confins?, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, no 10, Paris, Gallimard, 15-16. *Sacré Julien, Saprés Bigras*, Collectif, Montréal, Éditions Douglas.
- Schneider, M., 1980, *La Parole et l'inceste*, Paris, Aubier Montaigne.
- Stein, C., 1971, *L'enfant imaginaire*, Paris, Denoël.
- Stein, C., 1977, *La mort d'Œdipe*, Paris, Denoël/Gonthier.
- Stein, C., 1978, Œdipe superman une lecture de Freud, *Interprétation*, no 21, Montréal, 7-16; 1979, Œdipe superman, *Études freudiennes*, no 15-16, Paris, Evel, 39-51
- Stein, C., 1981, Le nourrisson savant selon Ferenczi, *Études Freudiennes*, no 17-18, Paris, Evel, 107-121.
- Stein, C., 1987, *Les Érinyes d'une mère*, Quimper, Calligrammes.

Viderman, S., 1970, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël.

Viderman, S., 1977, *Le céleste et le sublunaire*, Paris, P.U.F.

Bibliographie des œuvres de Julien Bigras

1. Bigras J., 1971, *Les images de la mère*, Montréal, *Interprétation*; Paris, Hachette, 1971.
2. Bigras J., 1976, *L'enfant dans le grenier*, Montréal, Parti pris.
3. Bigras J., 1977, *L'enfant dans le grenier*. Paris : Hachette (version révisée).
4. Bigras J., 1979, *Le psychanalyste nu*. Paris : Laffont, Collection Réponses.
5. Bigras J., 1980, *Kati of Course*, Paris : Mazarine.
6. Bigras J., 1980, *Le choc des œuvres d'art*, Montréal, Hurtubise, HMH.
7. Bigras J., Cordelier J., 1981, *Premier bal*, Montréal, Hurtubise, HMH; Paris, Hachette, 1981.
8. Bigras J., 1982, *Ma vie, ma folie*, Paris, Mazarine; Montréal, Boréal Express, 1982.
9. Bigras J., 1986, *La jolie en face*, Paris, Laffont.
10. Bigras J., 1987, *L'enfant dans le grenier*, Paris, AubierMontaigne (version révisée).
11. Bigras J., Ferron J., 1988, *Le désarroi. Correspondance*. Montréal, V.L.B. éditeur.

Livres traduits

12. Bigras J., 1975, *Gute Mutter-Büse Mutter (Das Bild des Kindes von der Mutter)*, Munich : Kindler Verlag, Collection Psychedes Kindes. Traduction allemande par Edwinn Ortmann du livre *Les images de la mère*, no 1.
13. Bigras J., Cordelier J., 1984, *Tystnad om jugfar be*. Stockholm, Interculture. Traduction suédoise par Jan Valdelin du livre *Premier bal*, no 7.

Chapitres de livres

14. Bigras J., 1966, *Les relations incestueuses père-fille à l'adolescence*. In : *Relations affectives enfants-éducateurs*. Journées d'études, 19-21 mai. Paris.
15. Bigras J., 1971, *Discussion du rapport de Serge Leclair "Les mots du psychotique"*. In : *Problématique de la psychose*, Volume II. Excerpta Medical Foundation, 282-283.
16. Bigras J., 1971, *Discussion du rapport d'André Green "La nosographie psychanalytique des psychoses"*. In : *Problématique de la psychose*. Volume II. Excerpta Medical Foundation : 315-317.
17. Bigras J., 1973, *Lefameux cas de Madame Dolto*. In : *Éducation et Psychanalyse*. Collection *Interprétation*, Hachette : 131-135.
18. Bigras J., 1977, *La folie parfois m'attire*. In : Verdiglione A. *La folie dans la psychanalyse*. Paris, Payot : 53-63.
19. Bigras J., 1977, *Talvolta la follia mi attrue*. In : Verdiglione A, ed. *La follia nella psicanalisi*, Italie, Marsilio Editori : 220-230.
20. Bigras J., 1978, *French Psychoanalysis*. In : Roland A, de. *Psychoanalysis, Creativity and Literature, a French-American Inquiry*, New York, Columbia University Press : 11-21.

21. Bigras J., 1978, Grossesses et enfantement dans la conception psychanalytique. In : *Descendance et natalité, Confrontations psychiatriques*. Numéro 16 : 319-342.
22. Bigras J., 1983, La langue comme pierre angulaire de l'imaginaire Québécois. In : *L'oiseau-chat ou le roman de sept mille Québécois*, Montréal, Éditions la Presse.
23. Bigras J., 1987, Préface. In : Mathieu A, Grenier C., *D'où est-ce que je viens?*, Montréal : VLB,.
24. Bigras J., 1987, Les effets à court et à long terme de l'inceste père-fille. In : *Enfants maltraités*, Paris, Édition et Communication Médicales : 172-187.
25. Bigras J., 1988, Le saint à l'oie. In : *L'hagiographie cuite*, Montréal, Éditions du Roseau, collection Garamond : 195-204.
26. Bigras J., 1990, Psychounalysys as Incestuous Repetition : Some Technical Considerations on the Psychounalysys of Victims of Precocious Incest. In : *Adult Analysis and Childhood Sexual Abuse*, Howard B. Levine, éditeur. Hillsdale, N.J., Analysis Press : 173-196.

Articles

26. Bigras J., 1960, Évaluation clinique des adolescents en psychiatrie. *L'Union médicale du Canada*, 89 : 3-11.
27. Bigras J., 1960, Les manifestations d'angoisse et d'agressivité à l'adolescence, *Montreal Medical February* : 11 (9) : 125-131.
28. Bigras J., 1963, Les ressources et les possibilités offertes à Paris aux Canadiens pour leur formation psychiatrique, *L'Union médicale du Canada*, Mars, 92 : 357-359.
29. Bigras J., 1964, Étude du fantasme de viol chez l'adolescente, *Canadian Psychiatric Association Journal*; 9 : 131-139.
30. Bigras J., 1964, L'âge ingrat, *L'information médicale et paramédicale* 16-17 : 1-8.
31. Bigras J., 1964, Projet de recherche sur le mythe indien, *Lettres et Écritures*, Décembre : 27-29.
32. Bigras J., 1965, La conception théorique de Bela Grunberger concernant la structure névrotique, *Cahiers de Psychologie*, 2 : 11-23.
33. Bigras J., 1965, L'identification féminine chez l'adolescente, *Psychiatrie de l'enfant*, 8 : 163-274.
34. Bigras J., 1966, Étude de la fonction du père au cours d'une psychanalyse d'enfant, contribution à l'étude du fantasme. *Évolution psychiatrique*; 21 : 547-579.
35. Bigras J., Bouchard C., Coleman-Porter N., Tassé Y., 1966, En deçà et au-delà de l'inceste chez l'adolescente, *Canadian Psychiatric Association*, 11 (3) : 189-204.
36. Bigras J., Gauthier Y., Bouchard C., Tassé Y., 1966, Suicidal Attempts in Adolescent Girls, a Preliminary Study, *Canadian Psychiatric Association Journal*, 11 : 275-292.
37. Bigras J., 1967, Le fantasme, avoir un enfant du père, comme organisateur du désir féminin, *Interprétation*, 1 (3) : 71-110.
38. Bigras J., 1967, Le sens moral et le masochisme dans l'inceste père-fille, *Interprétation*, 1 : 35-62.
39. Bigras J., 1967, Eros et la transgression, *Liberté*, novembre-décembre, (54).
40. Mackay J., Bigras J., 1967, Classification des diagnostics pédo-psychiatriques, *Canadian Psychiatric Association Journal*, 12 : 305-315.
41. Bigras J., 1968, Esquisse d'une théorie de l'adolescence centrée sur le point de vue économique freudien, *L'Inconscient*, Presse Universitaire de France, 6 : 89-104.
42. Bigras J., 1968, La scène du récit du rêve. *L'Inconscient*, 6 : 89-104.
43. Bigras J., Les diagnostics pédo-psychiatriques selon l'âge et le sexe dans un centre canadien-français de Montréal. *Revue de Neuropsychiatrie infantile* 1968; 16 (9) : 739-750.
44. Bigras J., 1968, L'identification des objets et l'identification au père idéal, *Interprétation*, 2 (3) : 5-10.

45. Bigras J., Mackay J., 1968, Analyse statistique et psychodynamique de la population canadienne-française qui consulte en psychiatrie infantile, *Canadian Psychiatric Association Journal*, 13 : 341-351.
46. Bigras J., 1969, L'« œil en trop » d'André Green, *Interprétation*, 3 (4) : 97-102.
47. Bigras J., 1969, Le fruit d'une séparation. *Études Freudiennes*, (1-2) : 55-56.
48. Bigras J., Rajotte E., 1969, La résistance à s'identifier comme sujet de son désir chez un adolescent. *Laval Médical* : 40.
49. Bigras J., 1979, Discussion of the article "Le Psychanalyste et la clinique externe", par Labbé P., Mathieu P., *Interprétation*, 4 (1-2) : 145-149.
50. Bigras J., 1970, Introduction au problème que pose la présence d'un psychanalyste dans l'hôpital psychiatrique au Québec, *Interprétation*, 4 (1-2) : 157-163.
51. Bigras J., 1970, L'écoute psychiatrique et l'écoute psychanalytique à la lumière d'un texte de Karl Abraham sur la psychose, *Interprétation*, 4 (1-2) : 157-163.
52. Bigras J., 1970, Lettre à une petite fille de France, *Interprétation*, 4 (4) : 7-24.
53. Bigras J., 1970, Le monstre maternel, un monstre muet, *Interprétation*, 4 (4) : 57-104.
54. Bigras J., 1979, Les travaux de Serge Viderman, *Interprétation*, 5 (1) : 105-110.
55. Charpentier R., Bigras J., 1971, La peur, *Interprétation*, 5 (1) : 11-39.
56. Bigras J., 1974, Firmin s'en va-t-en-guerre; ne sait quand reviendra. *Revue française de psychanalyse*, XXXVIII (2-3) : 427-441.
57. Bigras J., 1975, La rage, *Études Freudiennes*, (9-10) : 67-85.
58. Bigras J., 1979, L'ami, *Études Freudiennes*, (11-12) : 95-120.
59. Bigras J., 1978, La souffrance, *Études Freudienne*, (13-14) : 191-204.
60. Bigras J., 1978, La vénération, *Interprétation*, (21) : 17-31.
61. Bigras J., 1978, Le délire, *Interprétation*, (22-23) : 7-18.
62. Bigras J., Les sources de la violence chez l'enfant. *Le Médecin du Québec* 1979 février.
63. Bigras J., 1979, The Interminable Analysis of Countertransference, *The Psychoanalytic Review*, 1; 66, 3, 311-322.
64. Bigras J., 1981, L'inceste et le retour du sacré, *Liberté*, (136) : 58-62.
65. Bigras J., 1982, L'écriture et l'amour fou ou pourquoi j'écris, *Québec Français*, (47) : 70-71.
66. Bigras J., 1982, L'histoire de la revue du groupe *Interprétation* au sein du mouvement psychanalytique québécois. *Santé Mentale au Québec*, 7(3).
67. Bigras J., 1982, Retour à la scène du crime, *Études Freudiennes*, (19-20).
68. Bigras J., 1982, Tic-tac, *Bloc-notes de Psychanalyse*, Genève, Suisse, (2).
69. Bigras J., 1983, À propos de ces adorables jeunes filles incestueuses et perverses; un rendez-vous avec la mort, *Revue Française de Psychanalyse*, XLVII (1).
70. Bigras J., 1983, Controverse québécoise, *Ornicar*, (26-27).
71. Bigras J., 1983, Histoire de la revue et du groupe *Interprétation* au sein du mouvement psychanalytique québécois, *Bulletin du Collège de Psychanalystes*, (5).
72. Bigras J., 1983, La langue comme pierre angulaire de l'identité du québécois, *Psychiatrie Française*, (Version révisée du chapitre de livre no. 15).
73. Bigras J., 1983, Les figures de la mère. *Patio*, (1) : 45-57.
74. Bigras J., 1983, L'histoire de la revue *Interprétation*, *Psychiatrie Française*, (3).
75. Bigras J., 1983, Spealangom Within. Entrevue par Ray Chamberlain, *The Canadian Forum*, LXIII, (729) : 6-13.
76. Bigras J., Bigras E., 1983, La perversion du psychanalyste, *Revue Française de Psychanalyse*, XLVII, (1).

77. Bigras J., 1984, L'exil de soi, *Santé Mentale du Québec*, IX (1).
78. Bigras J., 1984, The Child in the Attic : Creativity and Madness. Entrevue par Charlotte Hussey, *McGill News*, Automne : 8-9.
79. Bigras J., 1985, Interview by Danielle Fournier, *Moebius*, (24) : 3-10.
80. Bigras J., 1986, L'enfant autistique, ultime otage de la psychanalyse moderne. *Patio-Psychanalyse*, (6) : 33-49.
81. Bigras J., 1986, Le rêve de l'énucléation de l'œil, ou de l'extrême danger d'interpréter les rêves d'un psychotique, *Psychanalystes*, (21) : 37-51.
82. Bigras J., 1986, Les dommages à court et à long terme de l'inceste père-fille, *Synapse*, (29).
83. Leclair S., Bigras J., 1986, La question de la socialisation de l'inconscient à partir de l'analyse des rêves d'un psychotique, *Revue du Collège de Psychanalystes*, (21) : 53-62.
84. Bigras J., 1987, Comme une bombe dans ma vie. Entrevue sur le livre *La folie en face* par Pascale Hassoun, *Patio-Psychanalyse*, (7) : 61-68.
85. Bigras J., 1987, Interview. *Synapse*, (34) : 16-26.
86. Bigras J., Léveillé G., 1987, Le transfert incestueux, *Psychiatries*, 3 (78) : 25-28.
87. Bigras J., Balasc C., 1987, Ce qui se joue dans l'inceste père-fille. Remarques sur la destruction d'une identité, *Nervure, Journal de psychiatrie*, (2) : 54-65.
88. Bigras J., 1989, Re-embodiment of the Disembodied Eye : The Constitution of a Psychoanalytic Space for a Schizophrenic Patient, *Free Associations*, (18) : 7-21.
89. Bigras J., 1989, Father-daughter Incest : 25 Years of Experience of Psychoanalytic Psychotherapy with the Victims, *Canadian Journal of Psychiatry*, 34 : 804-806.
90. Bigras J., Perreault M., Lavoie R., Leichnber P., 1991, Severe Paternal Sexual Abuse in Early Childhood and Systematic Aggression Against the Family and the Institution, *Canadian Journal of Psychiatry*, Vol. 36, 527-529.
91. Bigras J., 1993, Le couteau magique de Jonathan (récit). Dans *Les accros du langage*, sous la direction de Michèle Nevert, Collection l'écriture indocile, *Éditions Balzac*, 163-176. Tiré d'une participation à un colloque intitulé « Textes et langages atypiques », à Montréal.